f—Période moderne

L'HABIT ARMÉNIEN, LAISSEZ-PASSER ORIENTAL POUR LES MISSIONNAIRES, MARCHANDS ET VOYAGEURS EUROPÉENS AUX XVIe ET XVIIe SIÈCLES

par

ROBERTO GULBENKIAN

Académie Portugaise d'Histoire
Académie Nationale des Sciences d'Arménie

«L'habit ne fait pas le moine», auquel l'on ajoute parfois «mais la plume fait l'oiseau», est un dicton populaire du monde chrétien, tandis qu'en Hindoustan est usité «Tel pays, tel costume».

Dans ce contexte proverbial, nous traiterons — sur la base de relations de voyages — du port de l'habit arménien considéré comme la manière la plus sûre, nonobstant quelque risque, pour les missionnaires, les marchands et les voyageurs européens, de traverser les contrées de l'Orient aux XVIe et XVIIe siècles.

Dès cette époque, les religieux et les marchands qui voyageaient entre l'Orient et l'Europe étaient identifiés comme Arméniens d'après leurs vêtements.

Au Portugal, D. Sebastião ordonna en 1563 que soient contrôlés l'entrée et le séjour des personnes qui, par le vêtement, la langue et les coutumes, semblaient être arméniens, grecs, arabes, perses ou de toute autre nation assujettie aux Turcs, et qu'elles «soient arrêtées et ne soient relâchées sans qu'on se soit enquis de leur présence et de la cause de leur venue et des négoces qu'elles venaient traiter et pour combien de temps».

En 1596, Philippe II d'Espagne, Ier du Portugal, demandait au vice-roi de l'Inde, D. Francisco da Gama, «d'observer l'ordre donné au capitaine d'Ormuz, sans faire de scandale, d'empêcher Vénitiens, Arméniens et autres étrangers d'entrer en Inde».

Toutefois, en 1609, et assurément du fait des implications commerciales d'une telle décision, le Roi déterminait que, si le vice-roi de l'Inde, Rui Lourenço de Tavora, «vient à s'apercevoir qu'il est préjudiciable au bien de l'État de prendre cette précaution qui interdit l'entrée en Perse aux

REArm 25 (1994-1995) 369-388.

marchands portugais, maures, païens et juifs, et le passage en Inde par Ormuz d'Arméniens, Vénitiens et Juifs, ne la mettez pas à exécution».

L'habit des religieux arméniens était également connu au Portugal depuis 1558, année où, après un pèlerinage rituel à Saint-Jacques de Compostelle, Fr. Yovhannēs rencontra à Lisbonne le futur bienheureux Inácio de Azevedo, qui mourut martyr le 15 juillet 1570. L'abbé Sargis se déplaça aussi au Portugal entre 1587 et 1590, de même que D. Tomás, archevêque en Arménie, qui se trouva à Lisbonne en 1588, avant de retourner en son pays via l'Inde.

Le dominicain Fr. Azarias Fridon, arménien, qui se rendit dans la péninsule ibérique pour demander l'aumône en faveur de son diocèse d'Arménie majeure, se trouvait en 1606 au couvent de S. Domingos à Lisbonne, comme nous le dit João dos Santos dans son œuvre «Éthiopie orientale et histoires diverses de choses notables de l'Orient…». Nous avons également connaissance de la présence de pères arméniens venus au Portugal demander l'aumône pour payer la rançon de captifs.

D'après un document daté de 1601, adressé «À tous les fidèles chrétiens, par la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ, il est fait savoir par le Révérend Père Melchior de Lião, prêtre arménien, homme de taille moyenne, ayant les oreilles fendues et le bras marqué, lequel est demeuré longtemps captif au pouvoir de Turcs conjointement avec deux frères, et que leurs rançons ont été négociées à deux mille cruzados. À cet effet le dit Père Melchior de Lião est venu à Rome, et Sa Sainteté comme bon pasteur lui a concédé sa Bulle apostolique, adressée aux Princes chrétiens, pour qu'ils aident et favorisent par leurs aumônes et provisions cette œuvre pieuse: en respect de quoi Sa Majesté lui concéda Sa Royale protection, demandant par celle-ci à toutes ses justices que durant six mois à compter de sa présentation en chaque ville et lieu de ces Royaumes, les Seigneurs de Portugal obligent les fidèles chrétiens à verser des aumônes pour la dite rançon, et obtiennent la licence du responsable (Memposteiro) des captifs».

Au XVIIe siècle, nombreux doivent avoir été les moines et clercs arméniens ou grecs qui se déplacèrent au Portugal pour recueillir également des aumônes destinées aux Lieux Saints de Jérusalem, car les autorités ecclésiastiques avaient suspendu la licence accordée à la demande de Fr. Martim de Arratia de l'Ordre de saint François et abbé général des Lieux Saints, selon un manuscrit de la Bibliothèque universitaire de Coimbra du 25 mai 1621 où il est fait référence à une lettre, stipulant

«de ne pas donner la licence aux moines et clercs grecs et arméniens pour quêter en ces Royaumes et ces terres conquises».

Le 8 janvier 1612 eut lieu dans le Monastère de Notre-Dame de Grâce à Lisbonne, la cérémonie de consécration de l'évêque de Cyrène, Fr. António de Gouvea, avant son retour en Perse en tant que visiteur apostolique des Arméniens. À cette cérémonie assistèrent plus de 30 Arméniens, venus de Rome accompagnés de leur comte catholique (marchand arménien également connu sous le nom de comte Sefer ou Khodja Sefer Azaria) qui «désirant connaître de nouvelles terres passa en ces contrées avec grand faste et l'ambassadeur de Perse (Denzig Beg) avec sa suite, les uns et les autres en habits de fête typiques, lesquels accompagnèrent la procession et reçurent la bénédiction du même évêque en présence de toute la population».

Bien que frappés d'interdiction, les Arméniens continuaient de passer par Lisbonne à leur retour en Inde, et par lettre royale du 19 mars 1613 écrite à Lisbonne et signée par l'évêque D. Pedro et le comte amiral, le Roi avisait D. Jerónimo de Azevedo, alors vice-roi de l'Inde, qu'il avait été informé que «dans le navire qui est sorti au mois de janvier passé, un Arménien s'est embarqué en cachette; c'est pourquoi en dehors de la loi que j'ai faite afin que les étrangers n'aillent pas dans mes terres conquises, quelques Arméniens ayant prétendu s'embarquer sur les bateaux qui s'en allèrent en l'année 1606, je l'interdis sous peine de mort, vous demandant de notifier cela et de promulguer des édits statuant qu'ils ne s'embarquent pas et qu'en cas d'embarquement, ils soient lancés à la mer, passant provision à cet effet aux capitaines de ces mêmes bateaux, car les Arméniens sont en majeure partie schismatiques, et ayant entendu dire le grand préjudice qu'ils causent là-bas à la chrétienté…, aussi je vous demande d'ordonner qu'il soit fait toute diligence possible pour savoir du dit Arménien et qu'il soit aussitôt arrêté et que l'on procède contre lui conformément aux dites lois, le punissant avec rigueur; et que l'on s'enquérisse de lui par les moyens qu'il conviendra, même s'il s'agit du tourment, étant nécessaire de savoir dans quelle intention il est passé par ces régions, et vers qui il s'acheminait, et s'il demeure dans ce royaume quelqu'un se mouvant pareillement et que l'on m'avise de tout particulièrement».

En Orient, religieux et marchands arméniens étaient connus de longue date, en particulier ces derniers qui circulaient en caravanes à travers la Russie, l'Empire ottoman, la Perse, l'Inde et la Chine.

Jean-Baptiste Tavernier, qui effectua six voyages de la Turquie jusqu'en Perse et aux Indes orientales en l'espace de 40 années, rapporte dans la relation de son premier voyage de Constantinople à Ispahan en 1647, qu'il y a trois manières de le faire: avec une caravane, avec un groupe de dix ou douze personnes ou bien seul avec un guide, la manière la plus sûre étant toutefois la caravane mais aussi la plus longue. Tavernier conseille également «tout le monde à agir selon les coutumes du pays; en Turquie comme les Turcs, en Perse comme les Persans; sinon ils paraîtront ridicules et auront parfois des difficultés à passer dans certains lieux où la moindre faille rend les gouverneurs méfiants qui prennent facilement les étrangers pour des espions. Cependant, si durant le trajet vous portez au moins une robe arabe, avec une pauvre ceinture, peu importe les vêtements de dessous, il n'y a pas de danger de passer où que ce soit. Si vous portez un turban, vous devez absolument vous couper les cheveux ou bien celui-ci ne tiendra pas sur la tête. Quant à la barbe, on ne s'en soucie guère en Turquie, plus elle est grande, plus elle est considérée belle. Mais en Perse ils se rasent le menton et portent la moustache.»

Voyons quelques exemples de marchands et de religieux européens qui se vêtirent à l'arménienne et voyagèrent en compagnie d'Arméniens en terres d'Orient aux XVI[e] et XVII[e] siècles.

Commençons par António Tenreiro qui, fin 1523, intégrait l'ambassade en Perse de Balthazar Pessoa, mais décida de s'en séparer lorsqu'il rencontra sept marchands chrétiens arméniens qui lui «assureraient le chemin jusqu'à Jérusalem». Ils sortirent de Tabriz ensemble, mais en chemin six d'entre eux restèrent dans la province d'où ils étaient originaires. Tenreiro continua accompagné du septième — le plus honorable et le plus riche — qui l'amena jusqu'à Bitlis où il résidait et insista pour qu'il reste chez lui jusqu'à ce qu'un marchand chrétien parte pour Jérusalem «afin de me recommander à lui». Il était habituel de remettre un voyageur à plusieurs autres voyageurs arméniens qui, tour à tour, l'accompagnaient jusqu'à sa destination.

Toutefois, comme Tenreiro avait refusé d'attendre, son compagnon chercha un chrétien qui lui loua une mule pour le conduire jusqu'à Hizu. Là, il rencontra dans le caravansérail plusieurs marchands arméniens, parmi lesquels un muletier qui se chargea de le conduire à travers les terres turques jusqu'au caravansérail de la ville de Caraemite (Kara Amid), dans le royaume de Diarbeche (Diarbekir). Une fois la mission accomplie, le muletier s'en retourna à Hizu (Hazo).

Livré à lui-même, Tenreiro relate dans son «Itinéraire» publié en 1565: «je suis resté seul là où la langue que je ne connaissais pas bien et aussi l'habit que je portais pour être chose nouvelle attirèrent l'attention de quelques Maures», qui le dénoncèrent au pacha gouverneur de la ville. Tenreiro fut arrêté, envoyé au Caire où il fut mis en liberté, repartant vers Ormuz sans avoir visité Jérusalem.

Maître Afonso traversa également les terres de l'Inde en revenant au Portugal, quittant Cochin le 6 février 1565 pour arriver à Lisbonne le 31 mai 1566. À partir d'Ormuz, maître Afonso se joignit à une caravane qui se rendait à Alep par Tabriz en Perse «car Bassora était cernée par les Arabes». Dans cette caravane voyageait aussi une Portugaise, Mère Maria de Jesus, qui allait à Jérusalem accompagnée de Simão Fernandes, un Arménien de Goa. La religieuse mourut en chemin et Simão Fernandes accompagna Maître Afonso jusqu'à Alep avant de retourner en Inde via Ormuz.

Dans son «Itinéraire», notre «grand chirurgien» mentionne qu'à son arrivée dans la ville de Biria-Juc (Birecik), il dut payer des droits pour traverser l'Euphrate. «À moi — dit Maître Afonso — ils m'ont pris ici un *xaim* disant que j'étais prêtre, pour avoir beaucoup de cheveux, car il y avait plusieurs jours que je ne voulais pas les couper, parce que j'espérais arriver tôt à Alep et m'habiller à la vénitienne avec un bonnet (il y en a beaucoup ici) et retirer la toque et les vêtements d'Arménien, parce qu'il est d'usage que tous les prêtres d'Arménie qui passent par ici et vont en pèlerinage à Jérusalem paient, et ils sont nombreux, un *xaim* par tête.»

Maître Afonso décrit les vêtements des différents groupes ethniques, précisant que «les Kurdes portent des toques très colorées de rouge («Kizilbaches») pour être reconnus étant donné que le costume est comme celui des autres Maures. Les Arméniens et les chrétiens de n'importe quelle caste ont des toques de couleur bleue et autres, exceptée la blanche réservée aux Turcs et Maures, alors qu'en terres turques les Juifs doivent les porter — afin d'être reconnus — jaunes et safranées».

Nicolas de Nicolay, qui visita en 1552 l'Empire de Soliman, nous décrit dans une œuvre publiée à Lyon en 1567-68 la diversité des costumes du Levant, dont nous reproduisons ici celui d'un marchand arménien (fig. 1, p. 374). «Leurs vêtements sont longs comme ceux des Grecs et d'autres nations d'Orient; sur la tête ils utilisent le turban bleu, matissé de blanc et de violet. Car à personne, sinon aux Turcs, il n'est permis de porter le turban tout blanc».



Fig. 1. Marchand arménien

De même, au début de 1588, les Jésuites, António de Monserrate originaire de Catalogne et Pêro Pais, le Castillan, envoyés en Éthiopie, sortirent de Goa le 2 février et débarquèrent un peu avant d'arriver à Diu «pour ne pas nous hasarder à entrer dans la ville sinon avec la toque et la cabaie à l'arménienne». Ils envoyèrent aussitôt un message à Luis de Mendonça à la forteresse de Diu, qui les conduisit de nuit dans la ville «déjà vêtus comme des Arméniens», et où ils demeurèrent un mois dans l'attente du départ d'un navire.

Cette précaution vestimentaire n'était pas dépourvue toutefois de certains inconvénients, comme nous le raconte le Père Pêro Pais, se trouvant alors à Diu: «Il m'est arrivé une chose très inhabituelle dans cette ville, par trois fois dans la rue, les enfants de l'école m'ont lancé des pierres en m'appelant maure, de nombreux Maures et Arméniens se trouvant ici auxquels ils ne font jamais cela». Pour le P. Luis de Guzman, chroniqueur de la Compagnie de Jésus, «la cause de cela était l'aversion qu'ils ont pour les Arméniens, dont le prêtre portait l'habit».

Durant tout le temps qu'il passa à Diu, Luis de Mendonza traita avec les capitaines des vaisseaux de Maçua (Massawah), qui étaient païens, pour qu'ils emmènent les deux pères «leur offrant pour cela autant qu'ils voudraient» mais sans succès, car ils avaient grand peur que les Turcs ne tuent ceux-ci et eux-mêmes à la fois. Voyant que tous les navires pour l'Éthiopie étaient partis, les Pères trouvèrent un riche marchand arménien qui se proposa «de les emmener par un autre chemin plus sûr bien que laborieux et long car ils devaient aller à Bassora et Alep dont il était originaire et de là à Babylone (Baghdad) et faire le tour par le Grand Caire».

Après avoir pris conseil auprès de «quelques Portugais honorables, nos amis», ils embarquèrent le 5 avril 1688 à destination d'Ormuz, qu'ils atteignirent 49 jours plus tard. L'eau et les vivres venant à manquer, ils firent cependant escale auparavant à Mascate où le capitaine de la forteresse, le Portugais Belchior Colaça, estima que le trajet choisi était «dangereux et laborieux et qu'il avait un pilote maure qui se rendait tous les ans à la Mecque par le détroit et que, si celui-ci acceptait de les emmener, la chose serait plus facile».

Durant leur séjour à Ormuz, où ils durent attendre trois mois, durée de la mousson à Bassora, ils résidèrent secrètement au monastère des Pères Augustins portugais et y reçurent une lettre du capitaine Belchior Colaça, qui modifiait tout l'itinéraire prévu. Le pilote maure se proposait de les conduire jusqu'au port appelé Caila «juste avant de franchir les portes de la Mer rouge et là un autre Maure les guiderait jusqu'en terre chrétienne».

Demandant conseil aux Pères Augustins et à D. João Pereira, capitaine de la forteresse, les Pères acceptant l'offre se séparèrent du marchand arménien et retournèrent à Mascate, où ils embarquèrent au cours de la dernière semaine de décembre 1588. À la suite de bien de contretemps en mer et d'innombrables aventures, les deux Jésuites furent arrêtés dans la ville de Dofar, dans l'Hadramaout arabe, et envoyés de prison en prison durant six années, au bout desquelles, une fois rançonnés et libérés, ils retournèrent à Goa.

Dans un autre cas, le dénouement fut plus tragique. En 1595, furent choisis pour une mission en Éthiopie, le Père Abraham de Georgiis, maronite, et le religieux portugais Diogo Gonçalves. Avant leur sortie de Goa, le vice-roi Mathias d'Albuquerque s'arrangea avec un capitaine maure pour que celui-ci emmène «deux chrétiens arméniens» à Massaoua sur la côte d'Abyssinie. En fin de compte seul le Père Abraham s'en alla, accompagné d'un jeune Abyssin: «Il portait un habit comme celui qu'il fallait pour traverser les terres maures et entrer en Éthiopie, une très longue barbe, une toque sur la tête et était vêtu enfin en costume de Maure». À son arrivée à l'île de Suaquem (Az Zuqur) sur la côte d'Éthiopie «sans que personne ne le connaisse, il obtint du capitaine maure qui résidait ici, une licence au titre de marchand pour entrer en Éthiopie et vendre ses marchandises». Le jeune garçon ayant imprudemment avoué que son maître était chrétien, le capitaine turc fit arrêter le Père et quand il lui demanda qui il était, celui-ci répondit qu'il était «arménien, originaire d'Alep (ce qui était vrai); il lui demanda de plus s'il était chrétien ou maure, car s'il était maure il le relâcherait aussitôt pour qu'il poursuive son chemin, ce à quoi il répondit qu'il n'était pas maure mais chrétien»: on lui coupa la tête.

En mars 1603 s'effectua finalement la glorieuse mission du Père Pêro Pais en Éthiopie. Profitant de «l'arrivée au port de Diu d'un navire de La Mecque et dans celui-ci d'un Turc serviteur du pacha de Suaquem (Az Zuqur) et de toute la côte de la Mer rouge, avec des marchandises et denrées de ce même Pacha», les Pères et le capitaine de Diu «lui ayant offert de nombreuses hospitalités et faveurs et ensuite demandé s'il voulait emmener avec lui un chrétien arménien, il promit qu'il le ferait volontiers et le traiterait de manière à ce qu'ils soient satisfaits et qu'il en donnait sa foi et sa parole».

Ce qui fut dit fut fait. Dans la nuit du 21 mars 1603, le Père Pêro Pais embarqua en compagnie du turc Raçuan Aga qui — dit-il — «m'a toujours bien traité durant tout le voyage; et comme je me tenais abrité en

un lieu à la proue, il me pria plusieurs fois de venir avec lui sous la dunette; mais je ne voulus pas le faire pour ne pas attirer plus l’attention des Maures, car ni les païens de Diu ne m’avaient encore prêté attention sinon que j’étais arménien dont je portais le costume».

Pêro Pais arriva finalement en Éthiopie où il œuvra au service de Dieu jusqu’à la fin de sa vie, survenue en mai 1622 à Gorgorá près du lac Tana.

On connaît également le voyage de l’Açorien, Frère Lai Bento de Gois, en Chine, effectué en 1603-1607, arborant un costume de marchand arménien «avec arc et flèches, barbe et cheveux longs pour n’être pas reconnu comme européen, mais tenu pour marchand arménien, tout en montrant par sa manière de s’habiller qu’il était chrétien» (Fig. 2, p. 378). Bento de Gois partit de la ville d’Agra, cour du Grand Moghol, le 6 janvier 1603, avec deux Grecs, le diacre Leão, le négociant Demetrio et Isaac, chrétien arménien originaire de Lahore mais marié dans la ville d’Agra, qui durant tout le voyage, jusqu’à sa mort à Suchov, fut un fidèle compagnon.

Selon le Jésuite Fernão Guerreiro, lorsque Bento de Gois se trouvait à Hercande, à la cour du roi de Cascar, «il vécut de telle manière, son exemple édifiant tous, qu’ils se disaient les uns aux autres que jamais ils n’avaient vu un homme si consciencieux ni un tel Arménien».

Bento de Gois mourut en avril 1607 et fut enterré près de la grande muraille de Chine. Isaac, qui sauva quelques fragments du Journal de Bento de Gois et la narration de tout ce qu’il s’était rappelé du voyage, permit au Père Mateo Ricci, à Pékin, de faire connaître ce périple héroïque depuis Goa jusqu’en Chine via Lahore, confirmant ainsi que le Cathay était la Chine.

D’après Raffik Abrahamyan, de l’Université d’État d’Érévan, les voyageurs ou missionnaires tels que Peruggino de Castelan, Jean de Monde Euvenio, Mathieu Rotchlin et Benedict Gossier sont connus pour avoir également adopté l’habit arménien afin de pénétrer en Chine aux XVIe et XVIIe siècles.

En 1611 se retrouvèrent à Baghdad D. Alvaro da Costa, capitaine du détroit d’Ormuz qui venait de cette île et se rendait à Rome, le Père Vicente de San Francisco, originaire de Valence et le Père Leandro da Anunciação de la ville de Burgos, venus tous deux d’Alep en caravane. Les deux religieux de l’ordre des Carmes déchaussés voyagèrent jusqu’à Alep en habit de Franciscain. D’Alep à Baghdad, ils prirent les vêtements des chrétiens arméniens tandis qu’Alvaro da Costa, pour sa part, s’habilla «à la persane». À Baghdad ils décidèrent d’un commun accord

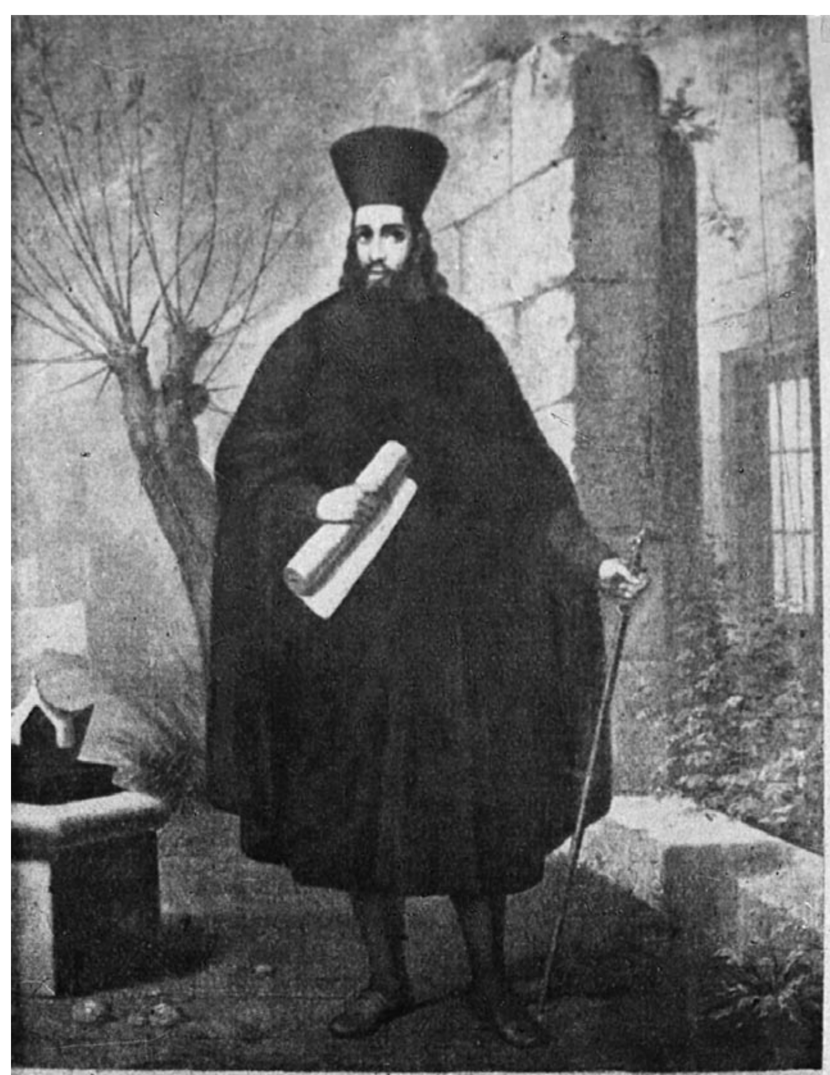


Fig. 2. Portrait de Bento de Gois, missionnaire jésuite portugais, en costume de marchand arménien.

que, jusqu'à Ispahan, D. Alvaro continuerait le voyage en costume arménien et les deux religieux en vêtements persans. Le Père Fr. del Nino Jesus archiviste général de l'ordre, commentait: «Les chrétiens devaient alors jouer cette comédie en Orient, aussi bien les ambassadeurs que les moines, tant les marchands que les simples voyageurs».

Voyons ensuite l'histoire plus détaillée du Père Paulo Simão de Jesus Maria de Rivarola, qui effectua le voyage Rome-Ispahan-Rome: parti le 6 juillet 1604, il était de retour dans la ville éternelle à la fin d'août 1608.

En 1604, le Pape Clément VIII organisa la première mission des Carmes en Perse et nomma le Père Paulo Simão de Jesus Maria, génois, supérieur et nonce pontifical auprès de Chah Abbas I[er]. Ils quittèrent Rome le 6 juillet 1604 via Venise, l'Allemagne, la Pologne, la Moscovie et la Tartarie, longeant la Volga, ils traversèrent la Mer caspienne en territoire perse jusqu'à la capitale, Ispahan, qu'ils atteignirent le 2 décembre 1607, trois ans et cinq mois plus tard. Dans la dernière partie du voyage, à partir d'Astrakhan sur la Mer caspienne, ils eurent la compagnie de deux marchands arméniens qui parcouraient la Perse et se proposèrent de les conduire jusqu'à Ispahan. Le Père Paulo accepta «car il ne semblait pas charitable de leur déplaire et surtout parce que nous espérions qu'ils nous seraient d'une grande aide, particulièrement pour l'union des Arméniens».

Le Père Paulo traita avec Chah Abbas des affaires secrètes de sa mission, la principale étant la proposition de Sa Sainteté d'une alliance que le Pape prétendait conclure entre tous les Princes chrétiens, notamment l'Espagne, en vue d'aider le roi de Perse dans la guerre contre le Turc.

Très satisfait, Chah Abbas informa le Père Paulo Simão qu'aussitôt que les lettres de réponse seraient prêtes, il pourrait partir par la voie d'Alep avec un habit de moine arménien, pour faire le voyage en sécurité, et qu'il lui serait donné un bon compagnon de route. Chah Abbas donna immédiatement l'ordre au chef des Arméniens de Đjoulfa, dans les environs d'Ispahan, de «lui donner un bon guide, sérieux et expérimenté pour accompagner le Père Paulo jusqu'à Alep et que, s'il venait à lui manquer un seul cheveu, il ferait mettre en pièces tous les Arméniens et brûler leurs maisons». La veille du départ du Père Paulo, le chef des Arméniens chargé de lui arranger un guide, ne sachant pas très bien quel chemin ils devraient prendre, celui de Tabriz ou de Baghdad, finit par opter pour ce dernier. Pour plus de sécurité, il lui fut conseillé de changer son habit de carme contre celui d'un Arménien pauvre et de se

procurer deux ou trois charges de marchandises afin de mieux dissimuler sa personne, ce à quoi le Père Simão ne voulut accéder, car — pensait-il — les marchandises seraient un appât pour les voleurs qui rôdaient dans ces chemins et de plus ne s'accordaient pas avec le costume d'un Arménien pauvre.

En guise de guide, le chef des Arméniens lui donna pour compagnie deux marchands de sa nation qui se rendaient à Alep avec quatre fardeaux de soie. Il leur dit que ce prêtre était un «Franc pauvre» venu des Indes orientales et qu'il avait été volé en chemin; il le leur recommandait vivement car il devait beaucoup à ses parents qu'il avait connus à Venise. Il ajouta que ce Franc rencontrerait à Alep de nombreux Italiens auxquels ils pourraient le recommander pour arriver jusqu'à Venise.

Le Père Paulo, vêtu comme un Arménien de pauvre condition, sortit le 23 février 1608 d'Ispahan, accompagné du chef des Arméniens, et se rendit à l'endroit où l'attendaient les deux marchands qui allaient à Alep avec la caravane.

Au lendemain de Pâques, ils rencontrèrent un «sultan» persan avec 400 soldats, qui pillait Babylone (Baghdad) et ses environs, en territoire turc.

La caravane fut forcée de rebrousser chemin et de reprendre la route en direction de la Perse, car les marchands craignaient qu'on ne leur volât à Baghdad tout ce qu'ils apportaient, en représailles du pillage excercé par le «sultan».

Le Père Paulo ne savait que faire: revenir en arrière avec la caravane, comme le demande l'éthique, ou bien continuer sous la protection du «sultan». L'esprit tourné vers Dieu, dans sa hâte d'arriver à Rome, sans bien mesurer les conséquences, Paulo Simão décida d'abandonner la caravane et de se présenter au «sultan», à qui il montra le laissez-passer de Chah Abbas, au service duquel il voyageait, et sollicita son aide.

Ayant alerté notre missionnaire sur le grand danger qu'il encourait en allant à Baghdad, le «sultan» lui affecta un derviche âgé qui n'avait guère envie de l'accompagner, car il pensait qu'on les tuerait tous les deux.

Sur le conseil du «sultan», le prêtre laissa son cheval ainsi que tout ce qu'il avait apporté et s'habilla comme un pauvre derviche, échangeant ses habits d'Arménien contre un vêtement misérable que le «sultan» lui donna: «des caleçons tout percés en toile noire, un pourpoint déchiré et un bonnet, ni pantalon ni chaussures, à peine un morceau de cuir attaché avec de la corde aux plantes des pieds». Le «sultan» donna des instructions au vieux derviche de répondre, si on le lui demandait en route, que son compagnon était un derviche «franc» qui avait été volé par les

Persans et qu'il se rendait à Baghdad pour visiter les Francs qui y vivaient. Tandis que le vieux derviche s'arrêta en chemin, Paulo Simão continua seul et fébrile et arriva à Baghdad le 20 avril 1608.

Apprenant la nouvelle de l'arrivée imminente de la caravane de Perse, le Père prit peur «comme il était venu depuis Ispahan avec cette caravane, tous le connaissaient et savaient qu'il l'avait abandonnée se faisant ami et, qui sait, espion du «sultan», qui avait pillé les territoires de Babylone».

Le Père tenta par tous les moyens de trouver un guide pour sortir de Baghdad avant l'arrivée de la caravane. Il finit par rencontrer un Arabe marié dans le pays, qui s'engagea à l'emmener à Alep en treize jours, à travers le désert. Ils se mirent en route le 2 mai et, en chemin, le Père se fit voler tous ses livres, excepté la Bible où il gardait les lettres diplomatiques.

Arrivé à Alep le 14 mai, le Père se logea au couvent des Pères Franciscains où, fort bien reçu, il revêtit un de leurs habits pour poursuivre son voyage jusqu'à Naples. C'est là que, finalement, il reprit l'habit de son ordre. Parti d'Ispahan le 23 février 1608, le Père Paulo Simão arriva à destination à Rome à la fin d'août, après une odyssée d'environ six mois.

Ayant quitté Paris pour faire un long voyage jusqu'aux Indes orientales portugaises, le Sieur de la Boullaye-le-Gouz (La Boullaye), recherchant à son arrivée à Constantinople l'occasion de passer en Perse, fit la connaissance d'un marchand arménien appelé Minas, avec qui il se lia d'amitié. «Il m'offrit tout ce qui était en son pouvoir pour mon service, et me donna avis de me tenir prêt au premier septembre 1647, pour faire voyage avec la caravane de Tabriz».

Il est intéressant de noter tout ce que Minas lui recommanda d'acheter: «une robe fourrée pour passer les montagnes d'Erzeroum; un bonnet fourré pour la nuit, un turban blanc pour la campagne afin de n'être point distingué des musulmans, un autre turban mêlé de bleu et de blanc à la chrétienne pour la ville; un feutre rouge pour se couvrir pendant la pluie; un tapis pour s'asseoir; une couverture, un coussin, un cheval avec le harnais à la genette, une longe de soie pour le mener en main; des fers battus à froid à la mesure de ses pieds, une housse de feutre qui empêche les chevaux de se blesser et dont l'on se sert pour dormir, une couverture de cheval de feutre, un sac de toile pour lui donner à manger l'orge et la paille hachée; des cordes de crin de cheval avec cinq fiches de fer à boucle pour l'attacher par le licol et les quatre pieds, afin qu'il ne puisse blesser personne dans le camp ni s'échapper, un grand bissac

de crin de cheval à l'arabesque pour charger sur un chameau ou sur un mulet, pour mettre d'un côté les habits et de l'autre les vivres; un cuir rond de vache russe de deux pieds et demi de diamètre pour manger dessus, — c'est la nappe et la table des Turcs, — une petite marmite pour faire cuire le riz et la viande, une tasse pour boire, une bourse de vache de Russie pour puiser de l'eau sans descendre de cheval et la faire rafraîchir, une outre pour mettre du vin, une petite besace pour mettre sur la selle de mon cheval pour porter du pain, de la viande froide, du fromage, des fruits et un flacon d'eau de vie pour boire et manger pendant la marche, une boîte de bois couverte de cuir pour porter du beurre ou de la graisse pour faire le pilaou [pilaf], une autre boîte de pareille matière pour mettre du mouton ou une autre viande rôtie à leur façon qui se conserve trois semaines sans se corrompre, un sac de cuir pour mettre du café; un petit coquemar pour le faire cuire, un étui pour mettre des tasses de porcelaine pour offrir à boire le café à ceux qui rendent visite suivant la coutume des Levantins, une hache pour couper du bois; une grande bassine de cuivre étamé pour laver le riz, la viande et le linge et une tente si je voulais; sinon qu'il m'offrit la moitié de la sienne où il serait bien aise de me recevoir parce que j'étais bien armé et que je lui serais nécessaire pour conserver les marchandises qu'il avait dessous, ce que j'acceptai».

Ils sortirent de Constantinople, passèrent par Amassia et Tokat pour arriver à Erzeroum le 17 octobre. Au sujet de la pause de 16 jours qu'ils firent dans cette ville, La Boullaye écrit: «Je restais dans la chambre et lorsqu'un Turc ou Persan venait voir Minas, avec lequel je logeais, je ne parlais pas de crainte d'être reconnu comme «franc», car sachant à peine la langue turque, ils auraient pu demander à Minas qui j'étais pour ne pas parler l'arménien, ce qui aurait pu créer quelques problèmes, et il était possible aussi qu'ils m'empêchent de passer en Perse, par crainte que je sois un espion; mais la prudence que j'avais dans mes actions me protégait, en plus du fait que je n'avais pas de vêtements à la française et que j'étais vêtu à la turque avec le turban d'Arménien et que je savais suffisamment la langue turque pour me faire comprendre. Je changeais mon nom de François, car les Levantins n'y étant pas habitués m'appelaient «Frank» ou «Frenk», qui signifie européen, injure infâme parmi les musulmans, et je passais à m'appeler Ibrahim Beg qui signifie «Monsieur Abraham».»

Le 30 octobre, ils quittèrent Erzeroum avec des chameaux frais, à destination de Hassankalé près de l'Arax, poste frontalier entre la Turquie et la Perse. Là, bénéficiant de l'expérience de Minas, Ibrahim Beg passa la

frontière à pied, ayant — dit-il — «donné mon cheval à l'un de nos hommes de charge qui me servait de domestique, accordé le prix avec lui sur l'ordre de Minas, craignant que ceux qui faisaient l'inspection en me voyant bien monté et bien armé, ne me demandent où se trouvaient mes charges et ne découvrent que je n'étais ni marchand ni originaire du Levant».

De Hassankalé, ils se rendirent, via Ēǰmiacin, à Érévan, où le caravan-bachi, le chef de la caravane, leur délivra l'autorisation de partir pour Tabriz, qu'ils atteignirent le 29 décembre 1647. La Boullaye rapporte que, comme les habitants de cette ville «sont Turcs de nation et langue mais de la secte d'Ali — les Chiites — ennemis mortels des Ottomans qui sont sunnites», il fut forcé de quitter son habit de Turc car les enfants couraient derrière lui et «m'appelaient infidèle et chrétien ottoman».

Poursuivant son voyage, cette fois sans Minas, il arriva le 18 janvier 1648 à Ispahan, où il se joignit à quatre Arméniens et deux Persans qui allaient à Ormuz. Dans la caravane se rendant à Bandar Abbas, il rencontra un père dominicain de Calabre, un sculpteur bourguignon, Monsieur Pierre, vassal du roi d'Espagne, et Nicolas de Forest, joaillier à Paris. Comme ceux-ci ne savaient que leur langue maternelle, les pères capucins français d'Ispahan leur avaient arrangé un Arménien pour les emmener à Bandar Abbas, et qui, sachant un peu de portugais, leur servait d'interprète, «le mieux qu'il pouvait».

À Bandar Abbas, il embarqua le 26 mars 1648 pour l'Inde et y demeura presque un an avant d'entreprendre son voyage de retour en Europe.

Le 1er mars 1649, La Boullaye quitta Goa à destination du port de Kong dans le Golfe persique, se rendit ensuite à Bassora, puis à Baghdad cette fois en descendant l'Euphrate. Un jour avant son arrivée, il décida toutefois d'entrer par terre dans cette ville, abandonnant ses bagages et une partie de son argent sur l'embarcation, se fiant à la bonne foi du Reis, le patron du bateau, et ayant — dit-il — «défait mon turban comme un Cassis ou religieux arménien, avec une cruche d'eau à la main». Il entra ainsi sans problèmes dans la ville de Baghdad, qu'il quitta le 3 août 1649 pour Diarbekir où il prit la caravane d'Alep.

En passant la frontière de Biria (Birecik), où il courait le risque d'être pris pour «Franc», La Boullaye nous relate qu'il remit tous ses vêtements entre les mains de son muletier arabe qui les fit passer comme lui appartenant «et vêtu moi-même à la turque, parlant médiocrement la langue, je ne fus pas reconnu comme homme de l'Europe».

Nous connaissons encore un exemple, celui du Père Alexandre de Rhodes, originaire d'Avignon, qui après avoir reçu à Rome la bénédiction du Pape Paul V, se rendit par voie terrestre à Lisbonne, où le 4 avril 1649, il embarqua pour Goa. Au bout de six mois de traversée, le Père Rhodes s'installa durant quelques temps dans cette ville avant de partir pour la Cochinchine et le Tonkin, où il devait œuvrer durant presque trente ans. Expulsé de Cochinchine en 1645, il passa en Perse et, en 1649, y fit la rencontre occasionnelle de Sieur de La Boullaye le Gouz.

Dans sa relation, le Père se réfère à lui en ces termes: «Après avoir marché quelques jours avant d'arriver à Chiraz… je vis sur le chemin un homme de fort bonne mine, bien monté, vêtu en Persan, portant le turban, la veste, le cimeterre, la barbe longue et carrée, je le prenais pour un seigneur persan ou arménien». Il ajoute que La Boullaye reconnut, «voyant que je portais un chapeau et une robe noire, que j'étais prêtre venu d'Europe».

Alexandre de Rhodes fut obligé de séjourner trois mois à Ispahan pour attendre une caravane d'Arméniens, «sans laquelle — disait-il — je ne pouvais pas traverser avec assurance tant de royaumes qui me restaient à passer, et même tous mes amis voulurent que je quittasse mon habit, pour me déguiser en Arménien, de peur que les Turcs ne me fissent quelque déplaisir passant par leurs terres». Il demeura trois mois à Érévan, en Arménie, puis passant par Erzeroum, Tokat, Alep et Smyrne, arriva à Rome le 27 juin 1649.

Je suis tenté d'inclure ici un épisode qui illustre bien comment les Arméniens résolvaient certains problèmes personnels qui leur avaient été confiés. À son arrivée à Érévan, le père jésuite amenait avec lui «mon petit Chinois que j'avais baptisé à Macao, et que je menais à Rome». Toutefois, quelques amis arméniens lui conseillèrent de ne pas poursuivre, car les Turcs qui voyageaient dans la même caravane en «voyant son nez fort petit, et son teint un peu basané, comme sont tous les Chinois, s'étaient persuadés qu'il était tartare et mahométan, et avaient résolu de le retenir, quand nous serions arrivés dans les terres des Turcs».

Le Père Alexandre alla prendre conseil auprès de l'archevêque catholique de l'Ordre de saint Dominique dans la ville de Nakhitchévan, l'arménien Augustin Bajenc, qui lui proposa de confier le petit à ses soins, pensant en effet se rendre à Rome dans un délai de six mois et promettant de l'emmener en toute sécurité. Le petit Chinois resta et les pères lui

enseignèrent si bien la langue arménienne que, lorsqu'il parla en arménien devant divers juges qui prétendaient le faire passer pour Tartare, ils crurent réellement qu'il était originaire d'Arménie. Bien que l'archevêque, étant malade, ne pût se rendre à Rome, les pères arméniens le conduisirent jusqu'à Smyrne où les Jésuites à leur tour se chargèrent de l'envoyer à Rome qu'il atteignit début 1650.

Le Père Philippe Avril, français de la Compagnie de Jésus, effectua plusieurs voyages pour découvrir par voie terrestre le chemin de la Chine. Durant cinq années il parcourut la Turquie, la Perse, l'Arménie, la Tartarie méridionale, la Moscovie, la Pologne, les deux Prusses et la Moldavie.

Venu de Paris, le père jésuite embarqua le 13 janvier 1685 à destination de Larnaca dans l'île de Chypre, fit escale à Alexandrette (Iskenderun) d'où il sortit le premier jour de Carême avec une caravane d'environ 40 personnes sous le commandement d'un Turc, en direction d'Alep. Selon le Père Avril, «en Turquie, on appelle caravane un ensemble de voyageurs tous vêtus de manière identique et qui ont pour obligation de ne jamais s'éloigner sous peine d'être volés ou même assassinés par les voleurs de profession qui abondent sur les chemins». La caravane arriva à Alep le 11 mars 1685; le Père Avril fut chaleureusement reçu par le Supérieur jésuite de la Mission de Syrie qui le persuada de passer quelques mois au Kurdistan au lieu de la Perse, sur la route de son voyage en Chine dont il avait rêvé.

Il sortit d'Alep avec la caravane de Bitlis, capitale du Kurdistan, confié par les Jésuites à un marchand arménien sur qui le Père Avril nous raconte: «Il se disait catholique et de ce fait extrêmement lié aux Jésuites. Comme je ne savais aucune des langues orientales, ils pensèrent qu'il valait mieux me confier aux soins de cet homme avec la conviction que sa religion, ajoutée au dévouement qu'il montrait envers nous, l'obligerait à prendre bien soin de moi au cours de ce premier voyage». Dès le début, le Père Avril se plaignit du jeûne rigoureux que l'Arménien observa durant le Carême: «Je crus que pour m'habituer à la faiblesse de ce peuple, dont toute l'essence de la religion consiste en ces pratiques extérieures, je devais comme eux me priver de tous les plaisirs que l'Église catholique permet à ses enfants. Ainsi, après m'être ravitaillé seulement de biscuits, dattes et quelques autres fruits secs, un peu de café pour un voyage de plus de deux cent cinquante lieues, je sortis d'Alep déguisé en Arménien pour plus de sécurité».

La caravane se mit en route un jeudi soir, jour «que les Turcs choisirent expressément pour sortir de la ville, en raison d'une superstition

commune à tous les Orientaux qui croient que s'ils commencent un voyage au matin du vendredi ils auront certainement des problèmes durant tout le voyage».

Sur leur arrivée à Biria (Birecik) sur les rives de l'Euphrate qu'ils traversèrent dans une embarcation à fond plat, le Père Avril commente: «C'est ici que je reconnus, mais un peu tard, la vérité qui m'avait été dite par une personne qui connaissait parfaitement l'Orient: que parmi la concurrence des différents guides, mieux vaut choisir un Turc qu'un chrétien du pays, ce dernier n'ayant presque jamais ni l'autorité pour vous défendre ni le courage de s'opposer aux dommages qui vous sont causés». Le Père Avril se plaint ainsi: «En réalité, l'Arménien à qui l'on m'avait confié avant de partir d'Alep me fit sentir durant le passage de l'Euphrate qu'en ce qui me concernait, il n'était pas tout à fait comme il l'avait laissé entendre et qu'il préservait davantage ses intérêts que ma conservation et ma commodité».

Poursuivant son chemin, et après avoir traversé les montagnes d'Arménie, la caravane arriva enfin à Bitlis le lundi de Pâques 22 avril 1685, un mois après avoir quitté Alep.

Un an plus tard le Père Avril partit pour la Tartarie en compagnie du Père Barnabé, déguisés cette fois en Géorgien «dont l'habit — dit-il — est craint dans toute la Perse», et avec deux Arméniens qui les conduisirent jusqu'à Gantzak (Gandja).

Toujours habillé de la même façon, le Père Avril continua son périple jusqu'à Moscou où il eut la grande déception de ne pouvoir réaliser son rêve d'aller en Chine, n'ayant pu obtenir l'autorisation des autorités moscovites de passer par la Sibérie, et reçut l'ordre de retourner en France.

Pour conclure, nous parlerons de Pietro Della Valle, appelé «l'illustre voyageur», qui au cours de ses randonnées dans l'Empire ottoman et la Perse changea plusieurs fois de costumes, sans toutefois, semble-t-il, ne jamais avoir utilisé l'habit arménien, et termina son voyage en Inde vêtu à la portugaise. Le gentilhomme Romano nous conte dans sa correspondance du 17 avril 1623, écrite de Goa: «Me voici dans l'Inde mais non pas indien. De Syrien que j'étais à Constantinople et ailleurs, au moins en apparence, et que je cessais d'être sur les frontières de Perse, pour me travestir en Persan à la cour du roi Abbas, je parais à présent sous mon ancien habit d'Européen; et je m'assure que vous ne m'auriez jamais reconnu ni dans la Turquie, ni dans la Perse, et que vous ne me mécon-

naîtriez pas aujourd'hui dans l'Inde, où j'ai quasi repris ma figure ordinaire et l'air que j'avais à Rome; de sorte que voici la troisième fois que l'on donne une nouvelle forme à ma barbe. De vrai j'ai trouvé en ce quartier, un barbier fantastique, qui m'a relevé les moustaches à la portugaise, et laissé, à la façon des Européens, le petit bouquet au menton, que les Persans rasent ordinairement». Pietro Della Valle était si pointilleux dans la manière de s'habiller qu'à son arrivée à Goa, nous dit-il, vêtu en Persan, il demeura sans sortir jusqu'à ce que les vêtements à la portugaise qu'il avait commandés, soient prêts.

Principaux ouvrages consultés

Alexandre de Rhodes
1666 *Divers Voiages du P. Alexandre de Rhodes en la Chine, & autres Roiaumes de l'Orient, avec son retour en Europe par la Perse et l'Arménie*, le tout divisé en trois parties. Seconde Edition, Paris.

Avril
1692 *Voyages en divers Etats d'Europe et d'Asie*, entrepris pour découvrir un nouveau chemin à la Chine. Contenant plusieurs remarques curieuses de Physique, de Géographie, d'Hydrographie & d'Histoire. Avec une description de la Grande Tartarie & des differents peuples qui l'habitent, Paris.

Baiao, António
1923 *Itinerários da India a Portugal por terra*, I - *Itinerário* de António Tenreiro, 6ª ed. conforme 2ª de 1565. II - *Itinerário* de Mestre Afonso, reedição conforme manuscrito da Torre do Tombo, Coimbra.

A Chronicle of the Carmelites in Persia and the Papal Missions of the XVII and XVIIIth Centuries. 2 Vols., London 1939.

Della Valle (P.)
1665 *Les Fameux Voyages de Pietro Della Valle, Gentil-Homme Romain surnommé l'Ilustre Voyageur…* 4 vols., Paris.

Florencio del Nino Jesus
1929-1930 *Biblioteca Carmelita Teresiana do P. Fr. Florencio del Nino Jesus C.D.*, T.I. *La Mission del Congo y los Carmelitos y la Propaganda Fide*, Pamplona 1929, T. III *En Persia*, Pamplona 1930.

Guerreiro, Fernão S.J.
1930 *Relação Anual das Cousas que fizerão Os Padres da Companhia de Jesus nas suas Missões do Japão, China, Cataio, Tidore, Ternate, Amboino, Malaca, Pegu, Bengala, Bisnagó, Maduré, Costa da Pescaria, Manar, Ceilão, Travancor, Malabar, Sodomala,*

Goa, Salcete, Lahor, Diu, Etiopia a alta ou Preste João, Monomotapa, Angola, Guiné, Serra Leoa, Cabo Verde e Brasil, nos anos de 1600 a 1609 e do processo da conversão e cristandade daquelas partes: tirada das cartas que os missionários lá escreveram. Pelo Padre Fernão Guerreiro da Companhia de Jesus, natural de Almodovar de Portugal. Publicado entre 1603 e 1611 cf. Edição. Coimbra.

GULBENKIAN, Roberto
1980 *Relações Históricas entre a Arménia e Portugal na Idade Média até ao fim do Século XVI*, A.P.H. Anais II Série, Vol. 26, Tomo II, Lisboa.

LA BOULLAYE-LE GOUZ
1657 *Les Voyages et Observations du Sieur de la Boullaye-le Gouz Gentilhomme Angevin*. Paris 1657. Récit de ses voyages à travers l'Italie, Grèce, Anatolie, Syrie, Perse, Palestine, Karamania, Chaldea, Assyrie, Grand Mogol, Bijapour, Indes Orientales des Portugais, etc.

LUIS DE GUZMAN
1891 *História de las Misiones de la Compania de Jesus, en la India Oriental, en la China y Japon, desde 1540 hasta 1600*, Bilbao.

PÊRO PAIS
1945 *História da Etiópia*, reprodução do Códice Coeve inédito da Biblioteca Pública de Braga, 3 vols, Porto.

RICCI (M.)
1953 *China in the 16th Century*. The Journals of Matthew RICCI 1583-1610. Translated by Louis J. GALLAGHER S.J., New York.

TAVERNIER (J.-B.)
1678 The Six Voyages of John Baptist Tavernier, Baron of Aubonne through Turkey into Persia and the East Indies for the Space of Forty Years… London.